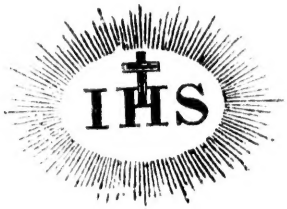
LES
QUARANTE MARTYRS
DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

OU

NOTICE
sur le Bienheureux Ignace d'Azevedo
et sur ses 39 compagnons.



MONTREAL :
IMPRIMERIE DE LOUIS PERRAULT,
RUE SAINT VINCENT.
1855.

LES

QUARANTE MARTYRS

DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

OU

NOTICE

sur le Bienheureux Ignace d'Azévédo et sur ses 39 compagnons.

10

J. A. V. Baudry
N° 122

MONTREAL:
IMPRIMERIE DE LOUIS PERRAULT,
RUE SAINT VINCENT.
1855.

LES QUARANTE MARTYRS

DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

OU

NOTICE

SUR LE BIENHEUREUX IGNACE AZÉVÉDO ET SES TRENTE-NEUF COMPAGNONS.

I.

Ignace d'Azévédo, chef de cette glorieuse troupe de martyrs, naquit en 1528 à Porto, ville maritime du Portugal, d'une des plus illustres familles du royaume. Dès son enfance il montrait les plus heureures dispositions pour la vertu, et se portait avec empressement à tous les exercices de piété.

Azévédo à sa 18e année, avait encore conservé toute son innocence et sa candeur. Les moyens dont il se servît pour se préserver des séductions du vice, furent une tendre dévotion à la Ste. Vierge et la garde sévère de ses sens. Il se fit faire en secret un instrument de pénitence qu'il portait fréquemment et qui lui servait, comme de cuirasse, contre les traits dangereux du Démon. A la suite d'une retraite de 30 jours, reconnaissant à la clarté des vérités éternelles qu'il n'était point appelé à rester dans le monde, il résolut de se consacrer à Dieu dans la Compagnie de Jésus. Pour accomplir cette généreuse résolution, il eut de rudes assauts à sou-

tenir contre la tendresse paternelle ; mais la grâce triompha de la nature. Les soupirs et les sanglots d'un père, les prières, les caressses, les pleurs, les promesses, les reproches mêmes d'une mère tendrement aimée, cédèrent à l'empire de la grâce. Il sut si bien plaider sa cause, qu'il obtint enfin un consentement qui coûtait tant à leur cœur. Ayant remis son droit d'aînesse à François son second frère, il se hâta de se rendre au noviciat de Coïmbre. le 28 décembre 1548 ; il était alors dans sa 20e année.

Dès son entrée dans la carrière, le fervent novice montra qu'il avait quitté toutes les affections du siècle, en quittant ses livrées. Assidu à la prière, modeste, recueilli, amateur du silence et de la retraite, exact observateur des plus petites observances, plein de respect pour tout ce que la règle prescrit, Ignace n'animait pas seulement par ses exemples ceux qui partageaient avec lui les épreuves de la religion, il pouvait même servir de modèle aux plus parfaits. La simplicité et la promptitude de son obéissance étaient admirables. Jamais il n'était plus content que lorsqu'on l'appliquait aux emplois les plus humbles. Il sentait alors qu'avec le mérite du sacrifice de sa volonté propre, il trouvait encore l'avantage inestimable de se vaincre lui-même en devenant méprisable aux yeux des hommes.

Pour étouffer ce sentiment de vanité qu'une illustre naissance et une opulente fortune ont coutume d'inspirer, et en même temps pour rendre service à ses frères, il demanda la permission d'apprendre quelques uns de ces arts mécaniques qu'exercent les hommes de métier. Il trouva plus d'une fois ensuite, occasion de s'en servir pour épargner à ses frères les incommodités d'une pauvreté trop rigoureuse. Meubles, habillements, habitation, il s'occupait

dans le besoin à les réparer de ses propres mains. Sa mortification extérieure égalait sa mortification intérieure. De tout ce qu'il avait possédé dans le monde, il ne s'était réservé qu'un objet; c'était l'instrument de pénitence dont nous avons parlé. Nuit et jour il le portait, et en satisfaisant ainsi son amour pour les souffrances, il suppléait d'avance au martyre qui devait un jour être la consommation de ses désirs. Sa nourriture était la plus frugale; son sommeil court; ses jeûnes rigoureux et fréquents, ses disciplines sanglantes et journalières. L'excès de ses austérités contre une chair innocente, le réduisit bientôt à une extrême faiblesse; sa ferveur ne put l'empêcher de succomber. Il tomba dans une excessive maigreur, symptôme d'un dépérissement total de forces, et enfin une maladie des plus dangereuse menaça ses jours. Cependant il échappa comme par miracle, au péril prochain qui fausait trembler pour sa vie: mais pour mieux reconnaître le bienfait de la santé que le Seigneur venait de lui rendre, il crut devoir reprendre ses premières pénitences.

Le Père Simon Rodriguez, un des neuf premiers compagnons de St. Ignace, gouvernait alors la province de Portugal. Il fut informé des pieux excès auxquels le jeune religieux venait encore de se livrer. Il régla sa ferveur indiscrète, et il lui prescrivit un régime de mortification plus sage, dont il ne lui était pas permis de s'écarter. Ignace qui savait que *l'obéissance vaut mieux que les victimes*, se soumit aussitôt, et se rétablit en peu de temps.

En entrant dans la religion qu'il avait embrassée, il avait compris que son obligation ne se bornait pas a travailler à son propre salut, mais encore qu'elle s'étendait à celui de son prochain. Aussi n'était-il jamais plus content que lorsqu'occupé encore aux études, il était chargé d'aller catéchiser dans les

campagnes. Ses discours étaient simples et solides. Il les mettait à la portée de ceux auxquels il les adressait ; mais tout y était touchant, plein d'onction, et animé d'une tendre charité qui pénétrait les cœurs. Les fruits ordinaires qu'il produisait étaient la componction et les larmes du plus grand nombre de ses auditeurs. On les voyait au sortir de ses instructions, le suivre en foule, et courir avec empressement au tribunal de la pénitence, où il les conduisait comme ses plus précieuses conquêtes. S'il ne lui était pas permis de satisfaire l'ardeur de son zèle par la prédication, il y suppléait par les entretiens familiers; tout y respirait le goût qu'il avait à parler de Dieu et des choses saintes : on ne peut dire le bien qu'il faisait dans ces conversations.

II.

Tant de témoignages d'une vertu extraordinaire lui acquirent bientôt la plus haute estime ; c'est ce qui engagea les supérieurs à passer en sa faveur pardessus les lois ordinaires, et à l'élever avant le temps au sacerdoce. Cette distinction accordée à son mérite fut bientôt suivie d'une seconde. On ouvrit vers ce temps là à Lisbonne le nouveau collége St. Antoine La prudence du St. Fondateur de la Compagnie qui vivait encore, désigna Azévédo pour remplir la charge de Supérieur. Il étudiait alors en théologie, et n'avait pas 26 ans accomplis. L'idée qu'on avait conçue de son mérite était telle, que sa nomination fut unanimement applaudie. La conduite du nouveau Recteur justifia le choix qui l'avait élevé et distingué avant le temps ordinaire.

Sa manière de gouverner était celle qui convient à toute maison bien réglée : par le bon exemple, par la vigilance, par l'attention à se rendre utile à tous,

il gagna bientôt le cœur de ceux qui lui étaient soumis; il s'en fit respecter comme un supérieur, aimer comme un père, honorer comme un saint. Le bien commun, le bien particulier, l'intérêt spirituel, l'intérêt temporel, tout occupait sa vigilance. Sa chambre était ouverte à tous et dans tous les temps: personne n'en sortait sans la paix ni sans soulagement. Il lisait même quelquefois dans le fond des consciences. Un jour comme il s'entretenait familièrement, à l'heure de la récréation avec quelques personnes, tout-à coup il s'arrête, et jettant un regard sévère sur un de ceux qui étaient présents. il le fixe sans lui rien dire; puis il reprend sa sérénité, et continue la conversation. Celui qui était l'objet de cette subite altération, raconta ensuite qu'il était alors attaqué d'une violente tentation, mais que le regard du Supérieur Azévédo avait en un moment écarté le danger et chassé l'ennemi.

Son zèle ne se renfermait pas dans l'enceinte du collége. Infatigable dans les fonctions de la chaire et du saint tribunal, le B. Ignace se transportait encore aux prisons et aux hôpitaux pour y consoler les malheureux. D'autre fois il sortait de la ville pour aller répandre les fruits de sa charité et de son zèle dans les campagnes. Il entrait dans les cabanes des pauvres, il visitait les malades, il catéchisait les enfants; à tous il distribuait, avec la nourriture de l'âme, les secours pour la vie du corps.

Dans une de ces courses, il rencontra trois pauvres malades dont les plaies et les infirmités étaient si dégoutantes, que personne n'avait le courage de s'approcher d'eux. Délaissés de leurs proches et de leurs amis, ils allaient périr sans secours. Leur maladie inspirait l'horreur, mais sans exciter la compassion, parce qu'on savait que c'était le fruit de leur libertinage. A ce spectacle

d'humiliation et de souffrance, le cœur du P. Ignace s'attendrit, il répand un torrent de larmes, et se met en devoir de les soulager. Mais comment y réussir ? La charité ne connait pas d'obstacle.

Il charge l'un après l'autre sur ses épaules, ces trois cadavres vivants, et il les porte à l'hôpital. Aucun de ceux qui y étaient employés au service des autres malades ne put en souffrir la vue, encore moins en approcher. Un seul, plus courageux, voulut l'essayer ; mais l'excessive puanteur qu'exhalaient ces corps à demi corrompus le fit tomber évanouï. Notre Saint ne se rebuta point. Il s'approche, il détache les restes de haillons qui couvraient ces misérables, il nettoie leurs plaies, il les lave, il les panse. Pendant plusieurs jours il réitère le pansement, non seulement sans dégoût, mais encore avec une constance et une douceur qui jetèrent dans le plus profond étonnement tous ceux qui le voyaient. Sa compatissante charité ne se borna point au soulagement du corps ; mais elle prit surtout soin des âmes, qui étaient encore plus à plaindre. Ces malheureux, sensibles aux attentions qu'ils venaient d'éprouver, ne furent pas difficiles à ramener à Dieu. Ils se confessèrent, et donnèrent tous les signes d'une sincère pénitence. A quelques jours de là, ils expiraient entre les bras de leur généreux bienfaiteur.

C'était une espèce de miracle qu'Ignace ne succombât point aux excessives fatigues qu'il essuyait nuit et jour auprès des moribonds. Souvent il passait des journées sans nourriture et des nuits sans sommeil. Cela ne suffisait pas encore à son avidité pour les souffrances : il y ajouta des austérités qui seules auraient été capables d'abréger ses jours, si le ciel ne les eût prolongés pour un terme plus glorieux. En effet, à peine fut-il en charge, qu'il reprit

ses premiersaustérités. Il y joignit de fréquentes disciplines ; ses jeûnes étaient presque continuels. Il dormait très-peu, il couchait sur la dure et sans quitter ses habits, il prenait encore sur son repos les quatre heures que chaque jour il donnait à la prière. Lui survenait-il quelqu'affaire importante, alors il redoublait ses austérités pour obtenir de Dieu la lumière et le succès. Sa manière de procéder était si bien connue, que si l'on s'apercevait qu'il redoublait ses pénitences, on disait aussitôt : " Le P. Recteur a quelque grande affaire à traiter."

Les études de notre Bienheurenx avaient été interrompues pour l'employer au gouvernement. Il avait même la charge de Vice Provincial lorsqu'on lui fit reprendre sa théologie, et il passa tout d'un c up du gouvernement de la province au rang de simple scholastique à Coïmbre, devenu ainsi condisciple de ceux dont il était le principal supérieur la veille même. Ce rang inférieur ne coûta pas à son humilité.

Apeine le Bienheureux Ignace avait-il terminé sa théologie qu'il fut demandé en considération de sa vertu et de sa doctrine. par le grand archevêque de Brague, le Vénérable Barthélemy des Martyrs, pour l'aider dans la visite de son vaste diocèse. Malgré la rigueur de l'hiver, le Bienheureux se rendit à Brague à pied, et choisit l'hôpital pour sa demeure et celle de son compagnon. Ils s'y occupèrent à toutes sortes de bonnes œuvres, en attendant le commencement de la visite. Pendant cette mission ils furent chargés de précéder le prélat de quelques jours, pour disposer les peuples à répondre aux saintes intentions de leur pasteur. Ils marchaient toujours à pied, malgré les difficultés des chemins, souvent au milieu de montagnes escarpées ou de forêts épaisses. Arrivés à quelque hameau, ils s'y arrêtaient, et oubliant ce qu'ils venaient d'endurer de

peines, assemblaient le peuple, lui rompaient le pain de la parole, catéchisaient, entendaient les confessions, s'occupaient à remédier aux désordres, aux abus, aux scandales. Tel était leur délassement. Le prélat trouvait à son arrivée des cœurs bien disposés, et il aimait à en renvoyer tout le mérite à ces deux ouvriers apostoliques, tandis que ceux-ci, par une espèce de lutte d'humilité, n'attribuaient leurs succès qu'à la haute vertu du prélat.

La visite terminée, l'Archevêque voulut que le P. Azévédo restât encore quelques jours auprès de lui, mais il ne put le déterminer à loger au palais. Il fut obligé de consentir qu'il allât, selon sa coutume, demeurer à l'hôpital, et qu'il y vécût d'aumône. Ignace exerça son zèle par toutes sortes de bonnes œuvres : il éteignît des haînes héréditaires dans plusieurs familles ; il retira du désordre un grand nombre de personnes ; il fit cesser des scandales publics ; il ramena dans les voies de la pénitence une infinité de pécheurs Ces œuvres admirables portèrent les habitans à seconder les désirs et les vœux de leur Evêque, et à fonder un collége de la Compagnie dans leur ville.

Le premier Recteur fut Azévédo lui-même; et il observa dans son gouvernement la même conduite qu'à Lisbonne. La charité et l'humilité animaient toutes ses actions ; il servait à la cuisine, il gardait la porte, il balayait la maison, comme s'il eût été un serviteur. Son autorité loin d'en souffrir tirait au contraire un nouvel éclat de ces humbles pratiques qui révélaient sa vertu. Les hivers sont extrêmement rudes à Brague, et la maison dans ces premiers commencements était fort pauvre. Un jour il rencontra un jeune professeur qui tremblait de froid. Le charitable Supérieur touché de compassion, se dépouilla d'une partie de ses habits, et lui ordonna

de s'en vêtir. Quand il survenait quelque étranger il cédait sa chambre, et il allait prendre son repos sur quelques vieux ais qu'il s'était réservés secrètement pour cet usage. Une autre fois un pauvre vint demander une chemise. La maison était très pauvre en linge, et le saint refusa d'abord avec douceur, mais bientôt il lui vint à l'idée de s'en passer lui-même, il s'en dépouilla en effet en faveur du mendiant, et resta plusieurs jours ainsi privé de linge. Il se garantit ensuite du froid en ajustant de vieux restes d'une étoffe grossière qui avait servi de couverture de cheval. On ne suffirait pas à raconter tous les traits de ces sortes d'exemples de charité et de mortification du Saint Recteur. Le ciel de son côté les récompensait par des faveurs signalées. Un jour que le pain manquait, le Saint ordonna de sonner le repas à l'ordinaire. La communauté s'assembla, et au même instant une personne inconnue vint apporter une corbeille remplie d'excellent pain, et elle disparut sans qu'on pût savoir d'où venait un secours si peu attendu.

Une autre fois étant parti à pied pour prêcher le carême à Barcellos à 8 milles de Brague, il fut arrêté avec son compagnon au milieu du chemin par la rivière du Prado qu'il fallait traverser. Elle était extraordinairement grossie par les pluies des jours précédents, et on ne pouvait pas sans danger entreprendre de la passer à gué. Cependant ils n'avaient sous la main aucune barque, et personne ne paraissait sur la rive pour les secourir. Le Saint se met en prière : puis avec cette confiance que Dieu seul inspire, suivi de son compagnon il entre dans les eaux pour tenter le passage et en un instant, ils se trouvèrent transportés sans accident à l'autre bord.

Sa vie et ses travaux, pendant cette laborieuse station, furent ce qu'on devait attendre d'un Saint.

Il logeait à l'hôpital des pauvres, et allait mendier sa nourriture. Il passait en oraison les trois premières heures du jour. Tout le reste de la journée était consacré au service du prochain, et Dieu bénit ses peines par de nombreuses conversions.

Plusieurs prodiges manifestèrent la sainteté de son serviteur. Devant une foule de témoins on le vit un jour à l'autel, ravi en extase ; son visage était enflammé, et répandait autour de lui une lumière éclatante. Une autre fois ayant été appelé auprès d'un possédé que des prières multipliées ne pouvaient délivrer du démon, il s'arma d'un de ses instruments de pénitence, et l'en frappa deux fois légèrement. Aussitôt le mauvais esprit l'abandonna : mais le démon se vengea aux dépends du Saint homme. La nuit suivante il vint l'assaillir, et l'accabla de coups. A ce bruit et aux cris que lui arrachait la douleur, le frère qui logeait près de sa chambre, accourt à son secours. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le Saint consentit à faire l'aveu du misérable état où il était réduit : " C'est une main invisible, dit-il, qui n'a pas " cessé de décharger contre moi toute sa violence. " J'en suis tout meurtri : mais Dieu qui l'a permis " saura bien me guérir." C'est ce qui arriva. Il fut capable de reprendre dès le lendemain les fonctions de son zèle et de sa charité.

III.

Vers cette époque, le Bienheureux Ignace sollicita de son Général la faveur de se consacrer aux missions au delà des mers, et à la conversion des idolâtres. Il profita surtout de l'occasion que lui offrit un voyage qu'il fit à Rome comme procureur Général des missions des Indes et du Brésil. Il assista à

l'élection de St. François de Borgia comme général de la Compagnie de Jésus. Il se flattait que grâce aux rapports intimes qu'il avait eus avec lui en Portugal, il lui ferait goûter son proje . Ses espérances furent remplies, et il reçut ordre de retourner en Portugal pour se disposer au départ. Sa destination était pour le Brésil avec la commission et le titre de Visiteur. Il devait prendre une connaissance exacte de ces missions, les mettre sur le pied que demande l'Institut, et venir ensuite en rendre un compte exact et détaillé. Il partit presqu'immédiatement pour sa mission lointaine.

Quoique l'évangile n'eut commencé à être prêché au Brésil qu'en 1549, le B. Ignace trouva à son arrivée, seulement seize ans après, plus de 16,000 chrétiens et autant de catéchumènes.

Cette conquête sur l'enfer avait couté aux premiers apôtres de ces contrées barbares, bien des sueurs et du sang. Les sauvages du Brésil semblaient en effet destitués de tout sentiment d'humanité. Errants dans les forêts comme des animaux sauvages, ils ne portaient aucun vêtement, et ne suivaient d'autres lois que la brutalité de leurs passions. Leurs relations ne s'étendaient guères en dehors de l'enceinte de leur famille. Ce qui fait horreur à dire, c'est que avides antropophages, ils se nourrissaient des cadavres de leurs pères et de leurs propres enfants. Ils allaient à la chasse des hommes pour les dévorer, et ils mettaient leur gloire à se distinguer par le nombre de ceux qu'ils avaient tués ou mangés.

Deux des premiers missionnaires tombèrent sous leurs coups, et ces barbares se partagérent leurs corps pour s'en rassasier; mais ce sang devint un germe fécond, qui bientôt multiplia dans ces régions sauvages, les disciples de la religion chrétienne. No-

tre Bienheureux arriva pour constater ces triomphes, et être témoin des merveilles que peut produire même dans les cœurs les plus barbares les divins enseignements de l évangile. Il visita ces différentes missions avec des peines et des fatigues incroyables. Plein d'un sentiment profond d'humilité, il se montrait pénétré de vénération pour ces héros de l'apostolat qui avaient tout sacrifié pour venir loin de leur patrie prodiguer leur vie et leurs travaux à la conversion de ces peuples idolâtres. Il enviait leur glorieux sort, et les animait merveilleusement à poursuivre leur sainte entreprise. Partout où il allait, il répandait l'odeur de ses vertus. Aussi l'on ne saurait dire combien était grande l'estime qu'il s'était acquise. Son humilité et sa charité lui attiraient la vénération de tout le monde. Dieu permettait d'ailleurs que de temps en temps, quelqu'évènement miraculeux vint contribuer encore à confirmer la réputation de sa vertu héroïque.

Voyageant un jour avec l'Evêque, et trois autres pères, il voulut descendre du vaisseau pour aller célébrer à terre le saint sacrifice de la messe. Une baleine monstrueuse, blessée par des pêcheurs, vint fondre sur la petite barque, et menaçait tellement de la submerger que, du haut du vaisseau l'Evêque et les matelots voyant le danger, les crurent perdus sans ressource. Le B. Azévédo fut leur salut. Sans s'effrayer du danger et tout couvert de l'eau que la baleine lançait avec fureur, il lève les yeux au ciel et fait le signe de la croix. Cette céleste défense arrêta les fureurs et la violence du monstre irrité, qui replongea et disparut.

Le B. Ignace après avoir passé trois ans à remplir son importante mission, revint en Europe. Il n'avait pas seulement en vue de rendre à ses Supérieurs un compte exact de l'état dans lequel il avait

laissé ces missions, mais il voulait surtout obtenir une augmentation d'ouvriers pour les mettre plus en proportion avec l'abondance de la moisson.

St. François de Borgia et notre Bienheureux se virent avec toute la consolation que peuvent avoir deux cœurs unis si étroitement par des sentiments d'estime et d'affection mutuelle. Les dispositions qu'Ignace trouva dans le cœur du Général pour sa chère mission, secondaient admirablement ses desseins. Il obtint de recueillir en Espagne et en Portugal, tous les missionnaires disposés à se consacrer au service de ces missions lointaines, et il ajouta avec humilité en s'adressant au Général : " si " l'excès de mes misères ne me rendait pas moi- " même indigne d'une si insigne faveur, je la sollici- " terais de votre bonté ; et je ne demanderais que " d'être le dernier de ceux que vous honorerez d'une " si heureuse destination."

Le Général accéda encore à sa demande. Il le chargea de conduire lui-même au Brésil les missionnaires de son choix, et il l'établit supérieur de tous les Jésuites de ces contrées.

Ignace se mit aussitôt en devoir d'accomplir sa nouvelle mission. Avant son départ de Rome, il alla demander au Souverain Pontife Saint Pie V, sa bénédiction apostolique, pour lui et pour son œuvre Son mérite et son nom étaient déjà connus à la Cour de Rome. Le Vénérable archevêque de Brague Don Barthélemy des Martyrs avait parlé au Souverain Pontife de ses éminentes vertus. Il avait dit entre autres choses à sa louange : " Votre Sain- " teté peut le regarder avec justice comme un hom- " me vraiment apostolique, et rempli de l'Esprit " Saint : c'est l'idée que nous en avons tous conçue " en Portugal."

Le Saint Pontife après avoir entendu notre Bien-

heureux lui exposer son projet de retourner en Brésil, et d'y conduire un puissant renfort d'ouvriers évangéliques, leva les yeux au ciel et rendit grâce à Dieu de susciter de tels hommes pour la gloire de son église. Il joignit à sa bénédiction apostolique, le don de précieuses reliques et de nombreuses indulgences.

Le Bienheureux Azévédo, avant de quitter Rome, éprouvait un désir dont l'accomplissement lui semblait la plus belle garantie pour le succès de son œuvre. Il avait choisi la Sainte Vierge pour protectrice spéciale de cette mission, et il aurait voulu emporter avec lui une copie fidèle de l'image de la Ste. Vierge peinte par S. Luc, et vénérée dans l'église de Ste. Marie Majeure. Cette faveur n'avait encore jamais été accordée. Le Souverain Pontife consentit à déroger à l'usage, par déférence pour l'homme de Dieu et pour son entreprise. Les peintres les plus habiles furent appelés pour en tirer plusieurs copies, et on en multiplia les gravures.

IV.

Le Bienheureux quitta Rome en 1569, et commença à parcourir l'Espagne pour chercher des missionnaires. Il y trouva une recrue abondante, même parmi ceux qui n'étaient pas encore revêtus du caractère sacerdotal. Il n'y eut pas jusqu'aux novices qui ne voulussent, quoiqu'à l'entrée de la carrière, s'offrir déjà pour cette noble entreprise. Notre Bienheureux crut devoir condescendre au désir d'un d'entre-eux, c'était un parent de Ste Thérèse, nommé François Pérez Godoy. Une perfection prématurée annonçait les desseins de Dieu sur cette âme privilégiée. Pour prévenir tous les artifices de l'amour propre, et arracher jusqu'à la racine toute trace de

cette attache excessive à lui même et à ses aises, il s'était engagé par une promesse particulière sous la protection de la Ste. Vierge, à ne passer aucun pour sans faire le sacrifice de quelqu'une de ses anciennes délicatesses. Cette conquête était trop précieuse au discernement du Saint, pour ne pas accueillir avec empressement sa demande.

Après avoir recueilli en Espagne un grand nombre de compagnons, notre Bienheureux alla en Portugal pour continuer son œuvre. Dieu voulut faire éclater alors sa sainteté par un nouveau prodige.

On exorcisait un possédé, et malgré tous les exorcismes, le démon n'abandonnait pas sa proie. Il la fatiguait au contraire d'une manière affreuse, et les cris, les gémissements, les mouvements convulsifs de ce malheureux, excitaient une compassion universelle. Ignace disait alors son chapelet dans une tribune de l'église. S'apercevant de ce qui se passait, il descend vers l'énergumène. Alors il lui passe son chapelet au cou et se tournant vers l'exorciste, il lui dit: " c'est assez ; le démon obéira. Ces armes " suffiront pour le vaincre." En effet au même instant le démon abandonna sa victime, au grand étonnement de toute l'assitance.

Quand notre Bienheureux eut complèté sa troupe de missionnaires, il leur donna Lisbonne pour rendez-vous général, et ils s'y rendirent bientôt au nombre de soixante neuf. Mais ils n'entrèrent pas dans la ville qu'on purifiait alors des restes d'une maladie épidémique qui y avait fait d'affreux ravages. En attendant l'embarquement, cette sainte troupe se réunit dans la maison de campagne du collége nommée Val de Rosal, pour se préparer dans la retraite à la grande entreprise qu'elle méditait. Ils s'y exercèrent à tous les actes de vertu, à tous les genres de mortifications. Ils s'accoutumaient déjà à coucher sur

la dure, à ne prendre qu'une grossière nourriture, à pratiquer différents arts mécaniques, mais surtout à parcourir à pied les villages voisins, en s'y livrant, par esprit de zèle, à tous les genres de ministère. La croix élevée par le P Azévédo sur le penchant de la colline, et au pied de laquelle ces futurs martyrs se réunissaient tous les soirs, avant de rentrer dans leur solitude en chantant les litanies de la Ste. Vierge, devint l'objet d'une grande dévotion pour toute cette population. Après leur martyre, elle fut partagée comme un relique précieuse, et au même lieu on en éleva une autre en marbre, qu'on appelle en leur honneur *la croix des Martyrs.*

La chapelle du pieux azile d'où cette troupe d'élite était partie pour son immolation. fut le premier sanctuaire, dédié sous leur invocation. Dans un violent orage le tonnerre tomba sur ce sanctuaire, mais sans toucher aux images de nos Bienheureux, ni à un bas-relief de l'Assomption de la très Ste. Vierge, qui passe pour être l'ouvrage de l'un d'eux. Ce fait qui tenait du prodige porta la confiance publique à réclamer la protection de ces Saints Martyrs contre les accidents de la foudre, et on y a encore recours avec succès.

Le jour du départ arriva enfin ; ce fut le 5 Juin, 1570. Les missionnaires firent partie de l'escadre de Don Louis de Vasconcellos, nouveau Gouverneur du Brésil, qui commandait six vaisseaux de guerre.

A peine à bord, notre Bienheureux régla toute chose autant qu'il dépendait de lui, pour donner à sa troupe une forme de vie de communauté, et pour opérer sur leurs compagnons de voyage tout le bien qu'on pouvait attendre d'une pareille réunion d'ouvriers apostoliques. Il avait pris avec lui les plus jeunes sur le vaisseau le *Saint Jacques,* afin d'entre-

nir lui-même leur ferveur et de diriger leur inexpérience. Les exercices de piété se faisaient avec autant de régularité et de ferveur, que dans un noviciat. Ils vaquaient ensuite aux œuvres de charité et de zèle. Ignace était toujours le premier à leur donner l'exemple. Il ne laissait passer aucun jour sans réunir tout l'équipage, et lui adresser une instruction. Dans les autres moments, il parcourait les différents postes du vaisseau, faisait le catéchisme, entretenait des conversations pieuses, répandait de bons livres, et ne négligeait rien pour prévenir les dangers de l'oisiveté, du jeu, et des mauvais discours, source fatale des plus grands désordres dans la vie sur mer. Quand le soir arrivait, réuni avec ses compagnons à l'extrémité de la poupe, il chantait au son des instruments les litanies de la Ste. Vierge ou celles des Saints, et au milieu du silence de la nuit il faisait retentir les solitudes de l'océan, d'harmonieux cantiques, qui charmaient tous ceux qui étaient sur le vaisseau le *St. Jacques*. Ceux même qui étaient sur les autres vaisseaux tâchaient d'y participer, en approchant le soir du *St. Jacques*, autant qu'il était possible. Il serait difficile de raconter tous les fruits que le B. Azévédo produisait par ces innocentes industries.

Le voyage pour la premiere partie fut de courte durée. Après 8 jours de navigation, la flotte touchait à l'île de Madère, et Vasconcellos, craignant avec raison les retards que lui causeraient les calmes opiniâtres de la mer de Guinée à cette époque, se détermina à y séjourner quelques mois. Le capitaine du *St. Jacques*, impatient comme quelques uns des marchands ses passagers, de se rendre à Palma une des Canaries où il avait quelques affaires à traiter, résolut de passer outre.

Ce qui rendait ce voyage plus périlleux, surtout

pour des missionnaires, c'est que Jacques Sourie, pirate fameux, courait alors ces mers avec cinq vaisseaux Il était français, natif de Dieppe, mais obstiné sectatenr de la secte de Calvin. Décoré du titre de vice amiral de Navarre par la reine Jeanne d'Albret, il était parti en toute hâte de la Rochelle pour surprendre la flotte portugaise. Son zèle fanatique pour la réforme lui faisait chercher l'occasion de venger le déshonneur que venaient d'essuyer au Brésil quelques uns des nouveaux prédicants. Ils en avaient été honteusement chassés aussitôt qu'on eût découvert leurs intrigues. Le P. Louis de Grana fut un de ceux qui dévoila l'erreur, et qui travailla le plus à la combattre. Sourie étendit sa haine et et le désir de sa vengeance sur tous les Jésuites. C'est pourquoi il mit toute l'ardeur possible à trouver la nouvelle troupe de missionnaires, qu'il regardait comme un nouvel obstacle aux progrès du calvinisme.

Sourie avait obtenu des renseignements sur leur départ par un bâtiment portugais qu'il avait saisi peu de temps auparavant. On connaissait à Madère que ce pirate croisait dans ces mers, et qu'il avait porté la désolation et la terreur sur les côtes de quelques unes des îles Canaries. Cette considération aurait dû engager le *St- Jacques* à ne pas se détacher de l'escadre, mais les motifs d'intérêt l'emportèrent et lui firent courir les hazards de cette périlleuse navigation.

V.

Azévédo, qui ne pouvait pas se dissimuler la témérité de cette entreprise, délibéra s'il s'y exposerait avec ses compagnons. Malgré son désir de souffrir pour Jésus-Christ, il n'ignorait pas les règles qu'im-

pose la prudence chrétienne, quand Dieu n'a pas manifesté sa volonté. Il la consulta dans la prière, avec cette confiance que Dieu aime à exaucer, et bientôt ses incertitudes se dissipèrent. Il se sentit comme invinciblement pressé de ne pas fuir le danger, et d'aller, s'il le fallait au devant des supplices et d'une mort glorieuse pour la foi.

Azévédo, ainsi averti par le ciel, n'hésita plus un instant. On ne douta pas que Dieu ne lui eût révélé l'avenir, et la glorieuse couronne qu'il lui réservait ainsi qu'à ses compagnons. Ses démarches le prouvèrent bien. Après avoir distribué la sainte communion à tous ses compagnons, il leur déclara sa résolution, et leur parla avec un religieux enthousiasme de l'excellence du martyre : " Prenez courage, " mes enfans ; Dieu aime son petit troupeau. Il " vous a ménagé dans sa miséricorde la plus glo- " rieuse destination. Goûtez d'avance tout votre " bonheur ; prenez aujourd'hui les sentiments les " plus nobles et les plus dignes de la grandeur de " votre vocation. Non, ne craignez ni la fureur ni " le glaive des ennemis de J C. Portez désormais " vos regards vers le ciel ; contemplez la couronne " qui vous y est préparée ; combattez avec une hum- " ble défiance de vous-mêmes ; mais espérez tout de " la protection du Tout-Puissant." Ce discours, qui tenait de l'esprit prophétique, frappa cette bienheureuse troupe, mais sans altérer la vivacité de leurs désirs. Il voulut cependant les laisser libres dans leur choix. Il ajouta : " Il est probable que " nous serons attaqués par les Calvinistes, la haîne " qu'ils portent à notre sainte religion les déterminera " à nous ôter la vie. Je ne veux exposer aucun d'entre " vous, s'il ne consent à braver le péril qui nous me- " nace. Si quelqu'un ne se sent pas inspiré de faire

" le sacrifice de sa vie, qu'il reste ici pour attendre
" l'escadre."

Le sage supérieur ne vit un peu d'hésitation que dans quatre jeunes gens encore novices ; et pour leur épargner la peine d'une explication, il leur dit de suite : " Pour vous autres, je crois qu'il est à pro-
" pos de ne pas vous exposer à un pareil danger.
" Vous êtes encore jeunes. Vous viendrez avec le
" Gouverneur du Brésil."

Ces quatre places ne restèrent pas longtemps vacantes. D'autres missionnaires sollicitèrent et obtinrent à force d'instances de les remplacer. Les quatre jeunes gens qui avaient perdu cette précieuse occasion du martyre, perdirent aussi peu après la grâce de leur vocation.

Azévédo prit ensuite les derniers arrangements. Il désigna un Père pour le remplacer dans sa charge et lui remit tous les papiers qui regardaient la mission du Brésil. Il paraissait plutôt nommer un successeur qu'un suppléant. Le départ eut lieu enfin, mais au milieu des larmes et des expressions de regret de ceux qui restaient.

Ignace soutenait la ferveur de ces généreux athelètes, et ceux-ci s'animaient naturellement á tout souffrir pour Jésus-Christ. De saintes aspirations, des expressions vives et enflammées révélaient par intervalle les admirables élans du cœur d'Azévédo ;
" ô mon Dieu, s'écriait-il, serait-il bien vrai que j'eusse
" le bonheur de mourir pour vous ? Quel glorieux
" sort !"

Le *Saint Jacques* s'avança heureusement jusqu'à la vue de Palma, mais tout-à-coup le vent changea et les porta loin de cette côte. Ils allèrent relâcher à une autre partie de l'Ile. Le B. eut alors le dessein de se rendre par terre à Palma, mais avant de se déterminer, il voulut recourir encore à Dieu pour

s'assurer de sa volonté. Il alla avec sa troupe fervente faire un pieux pélérinage à une chapelle de la Ste. Vierge située à 3 milles de la ville, et connue sous le nom de Notre-Dame des affligés. Le B. Ignace célébra la messe, et ses compagnons firent la sainte communion. La lumière du ciel ne lui fit pas défaut. Il fut éclairé, comme les disciples d'Emmaüs à la fraction du pain ; " mes frères, dit-il " à ses compagnons, gardons nous bien de nous ré- " gler ici par les suggestions de la prudence humaine. " C'est Dieu qui nous a guidés jusqu'à ce jour. Sa " volonté est que nous reprenions la voie de la mer : " elle ne tardera pas de nous conduire au port d'une " éternelle félicité." Cette résolution avait tous les caractères d'une inspiration divine. Tous la respectèrent, et se disposèrent à obéir. Tous étaient animés du désir et de l'espérance du martyre.

Plusieurs de ces généreux apôtres avaient déjà eu une certaine connaissance du sort que Dieu leur préparait, et c'est pour quoi cette résolution fut loin de les surprendre.

Le B. Antoine Correa n'avait guère que 16 ans, et était novice. Il avait obtenu à force d'instances de faire partie de l'expédition du Brésil. Quand il s'y préparait avec le plus de ferveur, il entendit une voix secrète, mais distincte, qui le rassura et lui dit de s'armer de courage, parce qu'avant d'arriver au terme de la navigation, il devait donner sa vie pour la foi. Il fit part à son confesseur de cet avertissement, et de la conviction profonde qui lui en était restée.

La vocation du B. Nicholas Dinis avait été très éprouvée par des délais et des épreuves de toute nature. Un jour qu'il se livrait à des transports d'une joie qui paraissait un peu excessive, un de ses compagnons lui en témoigna sa surprise : " ah ! ré- " partit Dinis, laissez-moi me livrer à la joie : puis-

"je ne pas la faire éclater? Dieu vient de me faire "connaître que je dois être bientôt reçu dans la "Compagnie, qu'on me fera partir pour le Brésil, et "que je dois mourir en chemin, honoré de la grâce "du martyre!

Le B. Emmanuel Alvarez avait reçu le même avertissement du ciel dans l'oraison. Dieu lui avait montré ses membres brisés et couronnés par la gloire des martyrs, et cette vue le comblait d'une joie si grande qu'il pouvait à peine en modérer les transports.

Le B. Etienne Zuraire partait de Plaisance pour Lisbonne. En quittant son confesseur, il lui dit qu'il l'embrassait pour la dernière fois, et qu'avant d'arriver au Brésil, il périrait de la main des hérétiques: "comment le savez-vous, lui dit le Père? —"Par la lumière que Dieu m'en a donnée, ajouta "Etienne; je compte sur ce bienfait inestimable: il "me sera accordé malgré mon indignité."

Le B. Marc Caldeira n'était que scolastique lorsqu'il obtint de suivre le P. Azévédo. Quand le supérieur lui eût fait connaître qu'on l'acceptait pour cette noble entreprise, ce jeune homme, si retenu d'ordinaire, éleva la voie avec transport, et parut comme hors de lui-même: "ah! mon Père, s'écria-t-"il en même temps, que vous me donnez de joie! quel "bonheur pour moi, je serai martyr!" et il répéta plusieurs fois ces dernières paroles avec une assurance prophétique.

VI.

Le vaisseau le *Saint Jacques* partit de Tierce-Court pour Palma le 13 Juillet 1590. C'était à peu-près au même moment que Sourie s'éloignait des côtes de Ste. Croix pour éviter la rencontre des vais-

seaux que le Gouverneur portugais avait detachés à sa poursuite. Il se dirigeait aussi vers Palma.

La navigation des deux premiers jours fut heureuse ; mais à la vue du port, il fallut jeter l'ancre pour y passer la nuit. Le lendemain matin on signala un vaisseau qui s'avançait à pleines voiles, et bientôt quatre autres qui suivaient la même route. On ne tarda pas à reconnaître le pavillon de la Reine de Navarre. C'était le pirate français.

Le *Saint Jacques* n'était qu'un navire marchand. Toute sa défense consistait en 50 soldats assez mal équipés. Le Capitaine les réunit avec l'équipage pour tenir conseil sur le parti à prendre. La fuite n'était plus possible. L'honneur ne permettait pas de se rendre à discrétion à cette troupe de brigands. Ils se décidèrent à la résistance jusqu'à l'extrémité ; les batteries furent ouvertes, le pavillion fut hissé et tous se disposèrent au combat.

Le P. Azévédo, au milieu de ces buyants préparatifs, faisait aussi les siens. Il prit en main une des images de la Ste. Vierge, copie de celle de Rome, et il se présenta à ses compagnons. " Voici, leur " dit-il d'une voix animée, l'heureux moment de " signaler notre amour pour Dieu, et notre zèle pour " la foi. Il faut que notre sang rende aujourd'hui ce " témoignage : ne craignons rien de ceux qui ne peu- " vent que faire périr le corps. Fixons nos regards " au ciel. Rappelons-nous ceque nous sommes et " ceque nous avons tant de fois désiré : les souffran- " ces ne dureront que quelques instants, la récom- " pence sera éternelle." Le Bienheureux éléva l'image de la Ste. Vierge comme un étendard, et ils récitèrent ensemble les litanies de la Ste. Vierge. Puis une dernière absolution sacramentelle acheva de les disposer à leur grand sacrifice.

Le capitaine ne put s'empêcher d'admirer l'intré-

pidité et le calme de ces jeunes gens. Il pensa même à en profiter, et proposa des armes à ceux qui paraissaient capables de les manier. Azévédo lui fit comprendre qu'ils avaient à remplir un ministère bien différent, et il s'offrit volontiers, lui et les siens pour tous les services qui convenaient à leur état. Il se dévoua au soulagement tant corporel que spirituel des blessés et des mourants. Onze de ses compagnons, les plus âgés et les plus expérimentés eurent leurs postes assignés sur le pont. Les autres plus jeunes devaient se tenir en prière à fond de cale en attendant le résultat du combat. Azévédo, toujours l'image de la Ste. Vierge à la main, se plaça au pied du grand mât d'où il pouvait suivre tous les évènements.

Sourie monté sur le plus fort de ses vaisseaux, s'était avancé à la portée du mousquet, et avait sommé les Portugais de se rendre. On ne lui répondit que par une bordée de canons, qui lui enleva une partie de son équipage. Le combat ainsi engagé, devint bientôt terrible. Sourie perdit même un de ses proches parents avec deux autres de ses plus braves soldats, qui s'étaient témérairement jetés dans le vaisseau portugais. Le corsaire en frémit de rage, et ayant fait avancer ses quatre autres vaisseaux, les Portugais se trouvèrent bientôt investis par toute l'escadre. Sourie attaque en personne le *Saint Jacques*, fait jeter les grappins, et abaisser les ponts. Puis il s'élance avec cinquante de ses gens dans le malheureux navire où commence une affreuse mêlée. Pendant eette horrible boucherie, le Bienheureux Père Azévédo toujours au pied du grand mât encourage les catholiques et crie a haute voix : " qu'il n'y " a qu'une seule vraie religion, la religion de l'Eglise " Romaine, et qu'il n'y a pas de plus grand bonheur " que de donner sa vie pour sa foi." Les onze

autres missionnaires distribués sur le pont pour assister les blessés et les mourants, ne restent pas inactifs au milieu de cette scène de carnage, on les voit de tous côtés pansant les uns, exhortant les autres, préparant à la mort ceux qui succombaient. Ce spectacle édifiant ne faisait qu'augmenter la fureur des Calvinistes. Ils essayèrent de se précipiter sur le Bienheureux Azévédo dont la vue et les exhortations étaient un si puissant encouragement pour les Portugais; mais les Portugais lui faisaient un rempart de leurs corps. Il fut cependant atteint légèrement par quelques balles. La résistance des Portugais était héroïque, mais leur intrépide capitaine ayant à la fin succombé lui-même, il n'y eut plus de résistance possible, et le *Saint Jacques* avec tout ce qui restait de Portugais se trouva à la merci des Calvinistes. Il fallut mettre bas les armes. Ces forcenés commençaient déjà à se précipiter sur les religieux qui n'avaient plus de défenseurs; mais Sourie défendit que l'on mît personne à mort sans son ordre, et voulut prendre une connaissance exacte de tous ceux qui restaient vivant. On trouva à fond de cale les jeunes religieux qui étaient réunis ensemble, et qui n'attendaient que la mort.

Les Calvinistes joyeux d'avoir en leur pouvoir une bande si nombreuse de missionnaires catholiques, vinrent tout triomphants en porter le compte à Sourie, aussi bien que celui des soldats, des matelots, des passagers et de tous ceux qui restaient encore en vie sur le vaisseau. Ce barbare fit d'abord mettre inhumainement à mort les soldats qui avaient tué trois des siens au premier abordage. Il accorda ensuite la vie aux autres soldats ainsi qu'aux matelots et aux passagers. Ils n'étaient plus que quinze en tout. " Pour ce qui est des Jésuites" cria-t il à ses gens qui n'attendaient que ce signal pour assouvir

leur haine, " tuez, massacrez ces abominables papis-
" tes, qui ne vont au Brésil que pour y établir le rè-
" gne de l'Antechrist."

Aussitôt ces furieux s'élancent vers l'endroit où le Bienheureux Père Azévédo et ses neuf compagnons prodiguaient les soins de la charité aux gens de l'équipage. Le Bienheureux les voyant venir avec tant de colèredit à ses compagnons : " Cou-
" rage, mes frères, donnons généreusement notre vie
" pour un Dieu qui le premier a donné la sienne pour nous." En suite il se présenta avec assurance à ses bourreaux. Il le reconnurent pour celui là même qu'ils avaient entendu durant le combat exalter la foi catholique et le bonheur de ceux qui meurent pour sa défense. Ils s'aperçurent aussi qu'il était le chef de la troupe, et le choisirent pour la première victime de leur impiété. L'un deux s'approchant lui déchargea sur la tête un coup de sabre qui lui partagea le crâne, et l'étendit à leurs pieds. Le sang coula en abondance, et l'assassin lui-même recula d'horreur, mais quatre misérables s'avancèrent et criblèrent le corps du Bienheureux de coups de lances. Des témoins oculaires ont rapporté que ces quatre scélérats furent au même instant frappés de cécité. Le Saint Martyr respirait encore et recuillant le peu de forces qui lui restaient, il s'écria : " Je prends à té-
" moins les anges et les hommes que je meurs dans
" la foi de l'Eglise Catholique, Apostolique et Ro-
" maine, et que je meurs avec joie pour la défense
" de ses croyances et de ses pratiques." Tournant ensuite ses yeux presque éteints vers ses compagnons saisis de douleur à la vue de leur Père expirant : " Ré-
" jouissez-vous au contraire, mes chers enfants, leur
" dit-il d'une voix mourante, réjouissez-vous avec
" moi de ce qui fait tout mon bonheur. Espérez une
" faveur semblable ; je ne vous précède que de quel-

" ques moments ; aujourd'hui, comme je l'attends
" de la divine bonté, nous serons tous ensemble dans
" le Ciel."

Les bourreaux restèrent un instant stupéfaits, cependant ils ne tardèrent pas à se jeter de nouveau sur le généreux Martyr Ils essayèrent de lui arracher des mains l'image de la Ste. Vierge ; mais malgré tous leurs efforts, ils n'y purent réussir. Tout moribond qu'était le Bieuheureux, il tenait l'image si fortement serrée sur son cœur qu'ils furent eux-mêmes effrayés du prodige. Enfin, ils le précipitèrent, encore vivant au milieu des flots, avec la sainte image qu'il ne lâcha point.

VII.

Le martyre des enfants fut digne de celui de leur glorieux père. Le B. Père Jacques d'Andrada ayant vu tomber sous les premiers coups son cher Supérieur, était accouru pour lui donner une dernière absolution. Les Calvinistes furieux qu'on osât exercer ce ministère catholique sous leur yeux, le percèrent de vingt coups de poignards et le jetèrent à la mer.

A quelques pas de là, le B. Benoit de Castro, le crucifix à la main, faisait à voix haute sa profession de foi. On lui tira trois coups de fusil, qui le firent tomber sur la place ; et comme il faisait quelques efforts pour se relever, en s'écriant : *Oui, je suis catholique !* il fut percé de plusieurs coups d'épée, et jeté aussi à la mer.

Les Bienheureux Blaise Ribera et Pierre Fontoura, tous deux Frères Coadjuteurs, étaient à genoux devant une image du Sauveur, appliquée à un des mâts du navire. Les sectaires irrités à la vue de cet acte de piété qu'ils regardaient comme une idolâtrie,

se jettent sur eux et après les avoir chargés d'insultes, ils les immolent cruellement, le premier d'un coup de sabre qui lui fendit la tête en deux ; l'autre, d'une manière plus brutale, à coups redoublés de crosses de fusil ; ensuite ils les jetèrent à la mer.

Le B. Diégo Perez, jeune homme dont le caractère doux et aimable charmait tous ceux avec qui il vivait, alla au-devant des cruels exécuteurs, et les abordant d'un air modeste : " *Et moi aussi*, leur dit-il, " je fais profession de la religion catholique ; c'est " l'unique foi qu'on doive suivre ; sans elle il n'y a " point de salut." A peine eût-il parlé qu'un de ces furieux transporté de rage, lui porta sa pique dans sa poitrine avec tant de violence, qu'il le perça de part en part.

Les BB. Gonzalve Henriquez, Jean de Mayorga, Emmanuel Rodriguez, et Etienne Zuraire, tenant chacun en main leur crucifix, se présentèrent eux-mêmes aux bourreaux et les prièrent de ne pas plus les épargner que leurs compagnons ; on ne les exauça qu'à demi. Les Calvinistes fatigués de carnage, se contentèrent de les précipiter vivants dans les flots.

Ainsi furent sacrifiés les premiers religieux qui d'après les dispositions du P. Azévédo s'étaient dévoués, en restant sur le pont pour porter secours aux blessés et aux mourants.

Il restait donc dans l'intérieur du vaisseau trente autres religieux, y compris les deux qui avaient été grièvement blessés en remplissant leur ministère pendant le combat. Ils se tenaient tranquillement au fond du navire selon l'ordre de leur Supérieur. Ils n'avaient pas vu ce qui s'était passé sur le pont. Presque tous étaient fort jeunes. La candeur de la jeunesse jointe à la modestie religieuse aurait arrêté les bourreaux qui venaient d'accorder la vie aux sol-

dats portugais, s'ils n'eussent été poussés par une haine fanatique de la foi catholique et de la profession religieuse. On les arracha du fond de cale où ils attendaient avec courage le moment de consommer leur sacrifice, et on les traîna sur le pont, afin d'en faire l'objet de jeux exécrables. Nous n'en retracerons pas toutes les hideuses atrocités. C'était un jour d'abstinence, un samedi; on veut les forcer de manger de la viande. On en porte à leur bouche; ils la foulent aux pieds. On leur promet la vie s'ils renient leur foi; ils ne répondent que par un regard de mépris. Ils furent ainsi pendant plus d'une heure l'objet des cruels divertissements de ces fanatiques, déjà couverts du sang de leurs compagnons. Quand ils furent fatigués de prodiguer l'outrage, ils se remirent à massacrer encore.

La première victime fut le B. Emmanuel Alvarez, auquel Dieu avait fait connaître qu'il aurait un jour les membres rompus par les ennemis de son Eglise. Ce généreux athlète transporté à la vue du sang de ses compagnons, qu'il voyait répandu sur le pont, osa reprocher à ces barbares leur cruauté et leur impiété : " *Croyez-vous*, leur dit-il avec intrépidité. " Croyez-vous nous effrayer ? Vous vous trompez, " nous mourrons unis ; nous mourrons courageuse- " ment. Heureux mille fois de donner notre vie " pour Jésus-Christ, qui a daigné lui-même mourir " le premier pour nous ! Nous allons mourir, mais " notre mort ne sera qu'un passage de cette vie fra- " gile et périssable à une vie immortelle ? Vous, mal- " heureux, attendez-vous à la vengeance de Dieu " pour votre obstination et vos cruautés ! "

Des reproches si justes excitent la rage des meurtriers. Ils renversent le Bienheureux à terre, le frappent de toutes leurs forces avec le canon de

leurs fusils, lui brisent les bras et les jambes; et pour comble de cruauté, ils le laissent dans cet état sans l'achever. Pour lui, le visage rayonnant d'une douce joie au milieu de si cruelles douleurs, il invitait ses compagnons à partager son bonheur, à en bénir le Seigneur, à le remercier de cette inestimable couronne du martyre qu'il lui accordait avec tant de miséricorde. Enfin la rage de ces impies étant poussée à bout, ils le traînent par les pieds jusqu'au bord, et le jettent à la mer.

Les B. B. Dominique Fernandez et Antoine Suarez périrent par le poignard. Comme ils étaient plus âgés que les autres, les Calvinistes crurent qu'ils étaient prêtres, et assaisonnant leur cruauté de railleries impies; " Allez, allez disaient-ils en les jetant " à la mer, allez au fond des abîmes dire la messe à " la papiste; allez y entendre les confession."

On n'a pas autant de détails sur le martyre des autres Bienheureux. Les bourreaux sans doute déjà lassés, en finirent plus promptement avec ceux qui restaient. Ils les attachaient ensemble par les pieds, deux à deux, et après les avoir traînés sur le pont jusqu'au bord du navire, il leur plongeaient le poignard ou l'épée dans le sein avec des cris moqueurs, et les jetaient ensuite à la mer.

On apercevait les corps des Saints Martyrs dispersés sur les flots, les uns encore vivants, les autres inanimés. Après avoir servi quelque temps de jouet aux vagues qui les soulevaient, les entraînaient avec violence et les faisaient heurter les uns contre les autres, ils étaient enfin engloutis dans l'abîme pour ne plus reparaître. Ce spectacle touchant inspirait tout à la fois la compassion et l'horreur. Pendant tout le temps qu'il dura, on entendait ceux des martyrs qui survivaient à tant de tourments, invoquer les noms adorables du Sauveur et de sa divine

Mère : et du sein même de ces flots il s'élevait un concert de voix qui se répondaient avec allégresse : *Jésus, Marie !....Jésus, Marie !* Tendres expressions de la foi et de l'amour qui animaient ces généreux héros, au moment où ils allaient recevoir la couronne.

Les Portugais captifs, soldats, matelots et passagers fondaient tous en larmes ; tous à l'envi se rappelaient les grands exemples de vertu que leur avaient donné ces saints missionnaires pendant tout le voyage, et les services tant spirituels que corporels qu'ils leur avaient constamment prodigués avec une si grande charité. Ils s'indignaient intérieurement de la férocité de leurs vainqueurs, qui s'étaient ainsi fait un amusement du supplice de ces saintes victimes.

Un des Bienheureux Martyrs semblait par la force de son tempérament résister à toutes les blessures ; ils l'attachent à la bouche d'un canon et y mettent le feu. Le boulet part et ne laisse de ce corps vénérable que des lambeaux de membres dispersés dans les airs. Dans toutes ces scènes de carnages, on ne vit pas les saintes victimes verser une seule larme, faire entendre une seule plainte, montrer la moindre frayeur.

Les Bienheureux Grégoire Scrivano et Alvare Mendez étaient malades et se trouvaient séparés de leurs frères. A peine ont-ils appris qu'on traînait leurs compagnons au supplice, qu'ils se lèvent aussitôt du lit où la maladie les retient ; ils s'habillent et courent se joindre au reste de la troupe, et ils ont le bonheur de partager leur martyre.

Le B. Simon Arosto était un jeune religieux de dix-huit ans dont l'air et les manières frappèrent les Calvinistes. Ils jugèrent qu'il devait appartenir à une famille distinguée, et pensaient à l'épargner, espérant ob-

tenir de ses parents une rançon considérable L'ayant fait passer sur le vaisseau que montait Sourie, ils le lui présentèrent. A la vue de cette victime échappée au carnage et de son habit religieux, le corsaire prit d'abord un air sévére. Cependant s'étant radouci, il demanda d'un ton affable au jeune Simon : qui il était. Le jeune confesseur de la foi se contenta de répondre : *Je suis catholique, je suis religieux de la Compagnie de Jésus.* Le corsaire se regardant comme insulté par cette réponse, montre d'un geste furieux ce qu'il faut qu'on en fasse. Le Bienheureux est égorgé sous ses yeux, et précipité dans les flots.

VIII.

C'est ainsi que se termina le glorieux sacrifice de trente-neut des missionnaires qui s'étaient dévoués à la conversion des peuples du Brésil. Ils étaient quarante sur le vaisseau, mais Dieu permit que l'un d'eux échappa au supplice et qu'il pût servir de témoin vivant de ce glorieux combat, afin d'aider à la gloire de ces héros de la foi qui avaient donné leur vie pour la défendre. C'était Jean Sanchez, frère coadjuteur, et qui faisait l'office de cuisinier. Il confessa la foi comme ses frères ; cependant les Calvinistes qui avaient remarqué la diff renee de son habillement, et qui apprirent quelles étaient ses fonctions, se déterminèrent à l'épargner pour se servir de lui.

Alors se renouvela en partie du moins ce qui s'était passé autrefois à l'égard des quarante martyrs de Sébaste. Ils avaient fait cette prière : " Seigneur nous sommes entrés quarante au combat, " faites que nous en sortions victorieux, quarante." Un d'eux perdit sa couronne par une honteuse désertion, et un des temoins de leur glorieux combat prit sa place et obtint cette quarantième couronne.

Sur le vaisseau qui portait le P. Azèvédo et ses compagnons, se trouvait un pieux jeune homme neveu du capitaine. Son nom était Joanin de San Juan. Dès le commencement du voyage il avait été fort touché de la conduite édifiante des religieux, avec lesquels il se trouvait. Il ne tarda pas à faire de vives instances auprès du P. Azévédo pour être reçu au nombre des novices. Le Saint lui promit de le recevoir lorsqu'ils seraient arrivés au Brésil, pourvu que sa conduite pendant le voyage fût digne de la vie religieuse après laquelle il soupirait. Il eut la permission de fréquenter les novices, et de s'entretenir avec eux. Ses désirs allèrent toujours croissants ; il ne quittait pas les jeunes religieux qu'il regardait déjà comme ses frères. Il s'exerçait dans les mêmes pratiques de la vie religieuse et partageait toutes leurs fonctions d'humilité, de charité, et de mortification au service du prochain. Il était encore en habit séculier, et on n'était que plus édifié et touché de son empressement. Il renouvela si vivement ses instances à différentes reprises que le P. Azévédo le reçut enfin dans la Compagnie comme novice, quoiqu'il ne pût pas encore lui en donner l'habit, car il n'y en avait pas de disponible. Il dut se résigner à attendre qu'on fût arrivé dans quelqu'une des maisons de la Compagnie au Brésil. Il n'en fut pas moins un des plus fervents novices. Lorsque l'on se mit à massacrer les autres Jésuites, il ne voulut pas se séparer de ses frères, mais les Calvinistes le voyant en habit séculier l'écartèrent, en disant qu'il n'était pas un de ces papistes condamnés à mort : " Vous vous trompez, leur dit-il avec " intrépidité, je suis reçu dans la Compagnie de Jésus, " et je vais aussi prêcher au Brésil les saints dogmes " de la Religion Catholique." Les Calvinistes firent semblant de ne pas l'entendre. Cela ne fit qu'en-

flammer la sainte ardeur du Bienheureux novice pour le martyre. Animé d'un zèle tout divin, il court à l'endroit où plusieurs des Martyrs étaient déjà dépouillés et près d'expirer. Il se revêt d'une de leurs soutanes ensanglantées, et se mèle avec les Martyrs, au nombre desquels il avait bien droit de se compter.

Les Calvinistes, frémissant de rage, se précipitent sur lui, le massacrent et jettent son corps à la mer.

Ainsi fut complété le nombre de ces quarante héros que l'Eglise a reconnus solennellement pour de vrais martyrs, et que toutes les circonstances de leur glorieuse mort montrent bien comme les victimes de leur attachement a la foi. Ce fut le samedi 15 Juillet 1570, qu'ils firent leur entrée triomphante dans le ciel.

Nous allons donner la liste ou plutôt les litanies de ces quarante Bienheureux. Neuf étaient espagnols, les trentre autres portugais.

Il y avait : 2 prêtres ; les BB. *Ignace Azévédo* et *Jacques Andrada.*

12 scholastiques ayant fait leursvœux ; les BB.

Antoine Suarez	*Simon Lopez*
Benoît de Castro	*Alvare Mendez*
François de Magallanez	*Pierre Nunnez*
Juan Fernandez	*André Gonzalvez*
Emmanuel Rodriguez	*Jean de San Martin*

10 Scolastiques Novices ; les BB.

Gonzalv Henriguez	*Emmanuel Pacheco*
Diègue Perez	*Nicolas Dinis*
Ferdinand Sanchez	*Alexis Delgado*
François Perez Godoy	*Marc Caldeira*
Antoine Correa	*Joanin de San-Juan*

16 FF. Coadjuteurs ; les BB.

Emmanuel Alvarez	*Antoine Fernandez*
François Alvarez	*Etienne Zuraire*
Dominique Fernandez	*Pierre Fontoura*
Gaspar Alvarez	*Grégoire Scrivano*
Aimar Vaz	*Jean de Zafra*
Simon Acosta (novice)	*Jean de Baeza*
Jean de Mayorga	*Blaise Ribera*
Alphonse Vaena	*Juan Fernandez*

Quand le massacre fut fini, les corsaires se mirent à fouiller les paquets des missionnaires. Ils firent une risée sacrilège de tous les objets de dévotion qu'ils y trouvèrent, et se portèrent aux plus indignes profanations. Les uns couvraient d'ordures les vénérables images de Marie et des Saints ; les autres défiguraient à coups de couteau celles de Jésus-Christ crucifié et des autres mystères de sa vie et de sa mort. Ils foulaient aux pieds les chapelets, les médailles, les *Agnus Dei*. On en vit se revêtir par dérision des ornements destinés à l'adorable sacrifice de nos autels, et en contrefaire les augustes cérémonies, au milieu des cris et des huées de toute cette troupe sacrilége.

L'un d'eux ayant reconnu un reliquaire de la vraie Croix, osa cracher dessus, et insultant un des prisonniers catholiques dont le cœur était navré a la vue de tant d'horreurs : " Viens, lui-dit-il, en jetant le " reliquaire au feu, viens homme superstitieux : vois " si bois ne brûle pas comme les autres ! "

Le Saint Père avait donné au B. Ignace Azévédo à son départ de Rome une relique insigne, le chef d'une des martyres compagnes de Sainte Ursule. Après l'avoir profanée de la manière la plus indigne, il l'attachèrent au haut d'un mât, et la firent servir de but pendant plusieurs jours à leur exercice à feu.

Ils ne jettèrent pas à la mer les calices et les ciboires qui étaient d'argent, mais ils les profanèrent dans les débauches de leur table, avec encore plus d'impiété que n'en fit autrefois l'impie roi Balthasar.

Cependant Dieu se plut à préserver de la profanation, cette image de sa Sainte Mère qui était entre les mains du Père Azévédo. Les Calvinistes n'avaient pu la lui arracher. On observa avec étonnement que pendant tout le reste du jour son corps resta flottant sur la surface des eaux, les bras etendus en forme de croix, mais tenant cependant toujours à sa main droite cette image élevée au dessus de l'eau et comme s'il l'eût exposée continuellement à la vénération publique. Ce qui arriva ensuite fut peut-être plus admirable encore. La nuit étant venue, le corps du Saint Martyr fut poussé si près du navire que l'image le touchait et qu'elle semblait par les chocs réitérés qu'elle y donnait, inviter quelqu'un à la recueillir. Un des prisonniers catholiques s'en aperçut et profitant de l'obscurité de la nuit, put sans être vu des Calvinistes, étendre la main hors du navire et saisir l'image vénérable qui par un prodige nouveau se détacha sans la moindre peine. Cette image encore décorée du sang du Bienheureux Martyr, est deveuue l'objet d'une grande vénération dans l'Eglise des Jésuites de Bahia au Brésil.

Nous devons nous empresser de dire que quoique les pirates à leur retour à la Rochelle se fussent fait un grand sujet de triomphe de l'exécution des quarante Jésuites, et que la populace attachée à leur secte eût applaudi à cette barbarie, elle fut cependant désavouée par les chefs de leur parti. La Reine de Navarre dont dépendait Sourie, fit relâcher tous les prisonniers. Ils retournèrent en Portugal, et c'est de leurs dépositions qu'on a pu recueillir tant de circonstances édifiantes de ce glorieux martyre.

IX.

Il avait plu à Dieu de faire connaître cet évènement le jour même où il arriva, à sa fidèle servante Ste. Thérèse. Etant en oraison dans son monastère d'Avila, elle vit le ciels'ouvrir et les quarante Martyrs s'élever au séjour des bienheureux, resplendissants d'une éclatante lumière, tous la palme à la main et la couronne en tête. Au milieu de cette douce contemplation, elle reconnut dans la glorieuse troupe François Perez Godoy, celui qui était son proche parent. Ils lui apparurent dans leur habit de Jésuite, et avec ces blessures pui rendaient témoignage à leur martyre. Cette vision examinée juridiquement dans le procès de canonisation de la Sainte, a été reconnue comme prophétique.

D'autres témoignages servirent encore à confirmer la connaissance du bonheur que Dieu venait d'accorder aux quarante martyrs. Le jour même de sa mort le Bienheureux Azévédo apparut à son frère Jérôme qui servait alors aux Indes orientales dans les troupes du Roi de Portugal. Le Saint avait un visage serein, et lui dit d'un ton mêlé de joie et de paix, qu'à l'heure même, il venait de périr de la main des hérétiques, et qu'il entrait dans la gloire du ciel. A ces mots Jérôme éprouvant un saisissement facile à comprendre, s'écria : *ah! mon frère! mon cher frère!* Il n'en put dire davantage. Ignace avait déjà disparu à ses regards. Cet évènement fit la plus salutaire impression sur le cœur de l'officier. Tout le reste de sa vie s'en ressentit. Il se montra en tout le digne frère d'un martyr de Jésus-Christ. Il le fit peindre dans l'attitude de gloire dans laquelle le Saint lui avait apparu, et il aimait à l'invoquer devant cette image. C'est à sa protection qu'il attribua son salut au milieu de tant

de dangers qu'il courut, et le succès dans tant d'affaires difficiles.

Le P. Jean Madureira, qui avait célébré dans ses poésies le triomphe du P. Azévédo, avait mérité de marcher sur ses traces dans son apostolat au Brésil, et s'il ne périt pas, comme lui, de la main des hérétiques, il fut pris par eux et mourut dans la captivité, des suites de leur mauvais traitement. Il mérita à ses derniers moments d'être consolé et encouragé par son B. Père. En effet le B. Azévédo et sa troupe glorifiée lui apparurent et vinrent l'inviter à partager leur commune béatitude. On l'entendit s'écrier avec transport : Ah ! " voici mon cher Azé-" védo avec toute sa bienheureuse compagnie ! ah ! " que vous venez à propos, mes chers protecteurs ! " vous venez me conduire avec vous au ciel : je vous " suis, je part avec vous." Ce furent ses dernières paroles, et il expira.

Dieu permit plusieurs autres manifestations extraordinaires de la gloire de ses serviteurs. Citons en trois. Une fut faite à un autre célèbre martyr, le Père Marcel Mastrilli. C'est lui qui fut guéri miraculeusement par St. François Xavier, dont il eut plusieurs apparitions, et dont il apprit que des faveurs toutes particulières seraient accordées à ceux qui feraient uue neuvaine en son honneur au commencement du mois de Mars. Ce saint homme sur le point de partir pour le Japon, où son saint protecteur lui avait promis la couronne du martyre, obtint la consolation de passer la nuit en prières dans le sanctuaire de Lorette. Cette nuit se trouva celle du 13 Juillet, anniversaire tant du martyre du B. Ignace Azévédo que de celui du Vénérable Père Rodolphe Aquaviva mis à mort pour la foi avec quatre de ses compagnons dans les Indes Orientales. Or pendant que le Père Mastrilli était dans l'ardeur

de sa prière aux pieds de la Ste. Vierge et qu'il la suppliait non seulement de le protéger pendant le voyage, mais surtout de lui obtenir la faveur du martyre, il vit tout-à-coup apparaître d'une part le Bienheureux Ignace Azévédo avec quelques-uns de ses compagnons, et de l'aure le Vénérable Père Rodolphe Aquaviva avec les siens. Ils étaient tous deux prosternés devant la Reine du Ciel, et ils joignaient leurs supplications aux siennes pour lui obtenir cette grâce tant désirée du martyre. Ceux qui connaissaient le Père Mastrilli ne purent s'empêcher d'ajouter foi à cette vision, à la quelle le glorieux et cruel martyre du généreux missionnaire vint pour ainsi dire mettre ensuite le sceau.

Voici la seconde. En 1610 au milieu d'une furieuse tempête, enallant au Brésil, le P. Michel Godigno voyaitle désespoir s'emparer du pilote et des matelots. Ils avaient abondonné le vaisseau à la merci des flots en attendant la mort. Le P. Godigno se rappelant que ces mers avaient été teintes du sang des 40 Martyrs, reprend confiance et exhorte tout l'équipage à invoquer la protection du chef de cette glorieuse troupe. Il saisit alors la signature d'une lettre du P. Azévédo, qu'il portait toujours sur lui comme un préservatif, et la jeta dans la mer. Au même instant le vent s'appaisa, les flots se calmèrent, le temps devint favorable, et au milieu des sentiments de confiance et de commune reconnaissance, le navire put reprendre sa marche en sûreté.

Le prodige suivant porte des caractères bien plus extraordinaires, et il illustra bien plus encore la mémoire de ces héros chrétiens, surtout après qu'il eût été soumis à l'examen et à l'approbation juridique. Le P. Marin Falconio se rendait au Paraguay. Son navire lorsqu'il fut à la hauteur de Palma et à l'endroit de l'océan où avait eu lieu le massacre des 40

Martyrs, fut surpris par un calme plat pendant plusieurs jours. Quelle fut la surprise des matelots et des passagers, de voir un matin la mer prendre une couleur vermeille, semblable à l'eau mêlée de sang. Elle avait même perdu son amertume et était devenue douce et potable. La merveille ne s'arrêta pas là. Vers le milieu du jour, ils virent sur la surface limpide des eaux, comme dans un miroir la représentation complête de tout l'évènement avec les détails de ses circonstances. On distinguait le vaisseau le *St. Jacques* entouré des vaisseaux ennemis. Sourie se montrait en superbe vainqueur au milieu des Portugais dans les chaînes, et à côté de ses complices dans l'attitude de bourreaux. Nos Saints Martyrs tombaient sous leurs coups et étaient précipités dans la mer sur laquelle on voyait flotter leurs corps sacrés. Cette étonnante image dura longtemps, et elle produisit dans tous les spectateurs un saisissement mêlé d'horreur et de respect, mais elle excita surtout dans leurs cœurs un vif sentiment de confiance et de vénération pour ces illustres victimes.

Aussitôt que St. François de Borgia alors Général de la Compagnie de Jésus, eût appris le martyre du Père Azévédo avec ses glorieuses circonstances, avant d'ordonner dans la Compagnie les prières ordinaires pour les membres défunts, il alla rendre compte de tout au Souverain Pontife qui était encore St. Pie V. Le Saint Pape bénit le Seigneur et dit à St. François de Borgia: " *Bien loin de* " *prier pour eux, recommandons-nous à leur protec-* " *tion ; ce sont de vrais martyrs !*" Peu de temps après, il renouvela cette déclaration, d'une manière plus solennelle, dans une bulle qu'il publia en faveur de la Compagnie.

X.

Les formalités pour le culte des Saints n'étaient pas alors déterminées d'une manière uniforme, ni aussi sévère qu'elles l'ont été depuis. La vérité du martyre de nos quarante Bienheureux n'étant pas douteuse, plusieurs évêques sur la preuve de la voix publique, autorisèrent leur culte et leur fête, et cela eut lieu même à Rome, où de plus, Grégoire XV permit que leurs tableaux fussent exposés à la vénération des fidèles dans l'église des Jésuites, et avec tous les emblêmes du martyre.

Plus tard le Souverain Pontife, Urbain VIII ayant défendu qu'on honorât solennellement comme saints, ceux dont la cause n'avait pas été examinée juridiquement, et sur laquelle l'Eglise par l'organe du siége apostolique n'aurait pas prononcé, le culte rendu jusque là aux quarante Martyrs fut interrompu. L'examen juridique, comme il arrive souvent, souffrit de longs délais. Enfin Benoît XIV, le 21 septembre 1742 rendit le décret désiré depuis si longtemps, et déclara qu'il constait du martyre et de la cause du martyre du Vénérable Serviteur de Dieu, Ignace Azévédo et de ses compagnons et que par conséquent on pouvait procéder en sûreté aux autres formalités pour la Béatification.

Les difficultés de cette époque et surtout la suppression de la Compagnie de Jésus, arrêtèrent les procédures qui restaient à faire avant de pouvoir reprendre le culte de nos Bienheurenx. Comme on l'a remarqué à cette occassion, les coups que les ennemis de la Compagnie portèrent à ses enfants sur la terre, atteignirent en quelque sorte jusque daus le ciel ses Confesseurs et ses Martyrs.

La cause des quarante Martyrs ne fut reprise qu'en 1852. La procédure ne fut pas longue ;

presque tout se trouvait déjà fait. On reconnut qu'il ne s'agissait pas d'une nouvelle Béatification; mais seulement de la reprise du culte de ces Bienheureux, qui n'avait été que suspendu. L'avis de de la Congrégation des Rites avec la preuve à l'appui fut soumis à l'examen de Sa Sainteté Pie IX. La sanction apostolique ne se fit point attendre, et le 11 mai 1854 jour de la fête de St. François de Hiéronymo, le Souverain Pontife approuva et confirma le rétablissement du culte du Bienheureux Ignace Azévédo et de ses compagnons.

Quarante nouveaux martyrs sont présentés à nos regards pour raminer notre foi et notre générosité, quarante nouveaux intercesseurs nous sont donnés; ils joindront leurs prières aux nôtres et seront nos protecteurs auprès de Dieu. Ainsi soit-il!

" Pour nous, réjouissons-nous de l'heureuse mort des illustres Martyrs, et glorifions-nous dans le Seigneur, qui est vraiment admirable dans tous ses saints, dans lesquels en nous proposant de grands exemples, il nous donne aussi de puissants protecteurs. (St. Léon).

Ant. Les âmes des Saints qui ont suivi les traces de Jésus-Christ, se réjouissent dans les cieux, et parce qu'ils ont répandu leur sang pour son amour, ils triomphent éternellement avec lui.

v. Les Saints tressailleront d'allégresse dans la gloire.

r. Et ils se réjouiront dans leurs éternelles demeures

PRIONS.

Dieu Tout-Puissant et éternel, qui, dans le Bienheureux Ignace et ses compagnons nous permettez de vénérer en une seule solennité les palmes des Quarante Martyrs; accordez-nous avec bonté d'imiter l'invincible constance dans la foi de ceux dont nous admirons avec joie la gloire dans les cieux. Par N. S. J. C.

TABLE DES MATIÈRES.

		Page.
I.	Naissance d'Azévédo.—Sa jeunesse, Sa vocation. - - - -	1
II.	Ses vertus. - - - - - -	4
III.	Sa vocation aux missions étrangères, 1er voyage au Brésil. - - -	10
IV.	Recrue de missionnaires.—2d voyage au Brésil. - - - - - -	14
V.	Le B. est averti de son sort.—Et de celui de ses compagnons. - -	18
VI.	Rencontre des pirates.—Le combat. —Martyre du P. Azévédo. - -	22
VII.	Martyre des compagnons du B. Azévédo. - - . - - - -	27
VIII.	Noms des Martyrs.—Profanation des objets sacrés.—Conservation de l'image de la Ste. Vierge. - -	32
IX.	Dieu manifeste la gloire de ses serviteurs. - - - - - -	37
X.	Rétablissement du culte des 40 Bienheureux. - - - -	41

Page.

. 1
. 4
- 10
- 14
- 18
. 22
- 27
s
e
- 32
s
- 37
0
- 41